



## Musées imaginaires dédiés à l'enfant

Le signataire du texte que voici a eu pour élèves les organisatrices de l'exposition. Il les a incitées de son mieux, en ce temps-là, à se surpasser. Elles s'en souviennent avec gratitude, belle récompense pour lui. Elles l'ont consulté, puis lui ont demandé une contribution. Le voilà pris au piège. Les raisons de leur dire non sont nombreuses et fortes. Mais comment résister au désir de leur faire plaisir ? Comment se cacher que le thème choisi a tout pour plaire à un grand-père tard promu et d'autant plus émerveillé ? Comment nier que le professeur a quelque envie de faire visiter le musée imaginaire qu'il s'est constitué sur le sujet ? Un musée de peinture et de sculpture, auquel est joint un cabinet d'estampes et de dessins, mais ceci est une autre histoire. Un musée d'une richesse peu commune, ce qui n'a rien d'extraordinaire, vu le harnais sous lequel il a blanchi ; un musée dont chacun des visiteurs pourra tirer parti, s'il le veut, pour créer ou développer le sien propre. Par ici donc, Mesdames et Messieurs, suivez le guide ...

Voici la salle des Vierges à l'Enfant. Vous y suivrez une évolution qui mérite bien mieux que l'attention professionnelle de l'archéologue soucieux de distinguer roman, gothique et Renaissance : Jésus est d'abord une sorte de totem hiératique siégeant sur un trône humain, propre à inspirer une respectueuse terreur ; il prend en peu de siècles l'aspect d'un enfant potelé, attendrissant, qui sourit, qui joue, qui tète le sein maternel. Une évolution éminemment chargée de sens. Trois illustres témoins conservés à Liège sont à mettre au pinacle : la Madone dite de Dom Rupert (Musée Curtius), celle de l'église Saint-Jean l'Évangéliste, et celle qui porte le nom de Berselius, moine humaniste (Musée d'Art religieux). La première est sans doute une Vierge allaitante vue par un sculpteur qui aurait considéré comme un grave péché de reproduire là le téton d'une fille d'Eve, bien conforme à la réalité anatomique. La seconde est une merveille d'élégante noblesse : aux yeux du comte Joseph de Borchgrave d'Altena, elle était à saluer comme « la plus belle en la chrétienté ». La troisième est un bijou de la Renaissance, œuvre d'un sculpteur souabe chassé de sa patrie par l'intolérance religieuse.

Jésus et Marie sont au centre d'un nombre infini de compositions. Un donateur est en adoration devant eux : c'est, par exemple, *la Vierge d'Autun*, qui a fait couler tant d'encre, c'est le diptyque de Melun, où les corps semblent faits de pierre de lune. Des saints les encadrent : c'est une *Sacra conversazione* ; les Italiens n'en ont pas le monopole : Mantegna en a peint d'inoubliables. Un groupe les entoure, paysans en haillons ou grands de ce monde en habits somptueux : c'est l'Adoration des bergers ou celle des mages. L'Enfant-Dieu rayonne sans que personne ose le toucher ni même s'approcher de près dans le monumental triptyque commandé par le Florentin Tommaso Portinari au Gantois Hugo Van der Goes.

Dès la fin du Moyen Age, les artistes se plaisent parfois à montrer que Jésus est bien un garçon. De quoi heurter des « Pères-la-pudeur » : ils ont fait surpeindre ou gratter ce détail que l'on ne saurait voir. Des restaurateurs l'ont fait réapparaître : et dans le cas de la célèbre *Madone au chanoine Van der Paele*, c'est un futur professeur de l'ULB qui a servi de modèle à son grand-père, vous voilà dans le secret.

Les petites filles sont réduites à la portion congrue. Encore heureux que la naissance de la Vierge ait été représentée par beaucoup d'artistes. Le précieux *panneau de Cortessem*, qui a échappé comme par miracle à la destruction avant d'être accroché en place d'honneur aux cymaises des Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique, en a une dans le musée imaginaire que je vous fais visiter. La fresque de Ghirlandajo dans le chœur de Santa Maria Novella, à Florence, en a une aussi.

Les angelots, eux, n'ont pas de sexe. A la Renaissance, ils n'ont pas non plus beaucoup de religion. A la paire d'ailes près, ils ressemblent comme deux gouttes d'eau aux *putti* qui grouillent dans l'art de l'Italie. Retenons ceux du tombeau d'Ilaria del Carretto, dus au ciseau de Jacopo della Quercia, qui expriment si merveilleusement la vie dans un contexte macabre. Retenons ceux de François Duquesnoy, que les Romains ont nommé *Francesco Fiammingo*, car pour eux, sans qu'ils y voient malice, les Wallons sont des Flamands. Retenons ceux d'un bel artiste de chez nous, Laurent Delvaux, à qui un abbé du temps de la marquise de Pompadour a demandé de sculpter trois enfants pour représenter les Vertus théologiques.

Une des quatre Vertus cardinales prend une grande importance dans le contexte qui nous occupe : la Charité. Avec elle, la religion s'humanise à l'extrême : une femme, jeune et belle, des enfants plein les bras et plein les jupes. Celle que j'aime entre toutes est une épave du jubé de la collégiale Sainte-Waudru à Mons et peut-être le chef-d'œuvre de Jacques du Broeucq.

Que les *putti* s'arment d'un arc et de flèches, et ce sont des Cupidons ; Boucher en a peint à foison. Qu'ils reçoivent les accessoires adéquats, et ils représenteront, par la grâce des stucateurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, les quatre saisons, les quatre parties du monde, la peinture, la musique, la chasse et la pêche...

Préférez-vous la vie réelle ? Dans le musée imaginaire dont je vous fais les honneurs, tout comme dans l'exposition, on trouve ce qu'on nomme des scènes de genre. Quelquefois, ce sont les mêmes. Le choix des *Jeux* de Bruegel s'impose avec évidence ; celui de *L'ivrogne* de Charles de Groux quasi autant, car les aspects dramatiques ne doivent pas être oubliés. L'illustrissime Manneken-Pis, à sa place ici, ramène la gaieté. Et de même Léopold Harzé, avec, par exemple, le groupe de garnements intitulé « Boum, so s' gueuie » ; c'est de la petite sculpture dans tous les sens du mot, certes ; mais quelle verve et quelle habileté !

Autre choix commun à la rubrique des portraits : ceux du peintre belge Henri Evenepoel. Ceux que je mets au pinacle, ce sont les bustes du génial sculpteur français Houdon.

Le portrait d'Hélène Fourment et de ses enfants par Rubens, mari et père vieillissant et comblé, est la transition idéale vers un autre thème majeur : les maternités. Il y en a une qui hante ma mémoire : celle de Constant Permeke, monstrueuse et superbe à la fois. Une *Vierge à l'Enfant* de Filippo Lippi serait ici à sa place, tellement il est évident que ce peintre a pris ses modèles sous son propre toit.

Mais où trouver des *Paternités*, en donnant au mot un sens que les dictionnaires ignorent significativement ? En explorant l'art suédois de notre siècle ? Sans doute l'évolution des mœurs leur donnera-t-elle l'essor.

Il est moins difficile de trouver des représentations de pères accompagnés d'un enfant qui n'est plus un bébé. Bel exemple dans l'art de chez nous : le portrait du sculpteur Lacroix et de sa fille, peint par Robert Crommelynck en 1922.

Un célèbre tableau du Louvre attribué à Ghirlandajo oppose âge tendre et âge avancé. Il est intitulé tantôt « Vieillard et son petit-fils », tantôt, plus prudemment, « Vieillard et enfant ». Le garçonnet est ravissant. Le grand-père présumé est enlaidi par la maladie qui lui boursoufle le nez, mais quel beau regard il a ! Le paysage visible par la fenêtre juxtapose deux montagnes en pain de sucre, l'une desséchée, l'autre verdoyante, en contrepoint. Encore un sujet bien rare.

Je réserve une petite salle très intime pour les images de bébés esseulés. Vous vous attendrirez devant ceux de l'hôpital des Innocents (c'est-à-dire l'hospice des enfants

trouvés) de Florence. Ils lui servent d'enseigne, en somme. Ils font appel à la charité publique. Ils ont repris du service au bénéfice de l'Œuvre nationale de l'enfance. Ce cadre circulaire, ces langes trop serrés qui se défont, vous les trouverez dans votre mémoire, assurément. Une émotion plus forte s'emparera de vous devant des ex-voto dénués d'ambition artistique montrant des nouveau-nés venus au monde sans vie et miraculeusement rendus à elle juste le temps de recevoir le baptême.

Sur l'écran de mon imagination, l'ombre s'est subrepticement étendue. Voici qu'apparaissent les enfants du juif sacrilège, terrorisés, dans la prédelle d'Ucello, *le Miracle de l'hostie profanée*, un récit insoutenable relaté avec une suavité saugrenue. Voici qu'apparaît la Madone de Bruges, où Michel-Ange a mis son génie pessimiste avec une discrétion admirable. La mère et l'Enfant savent l'un et l'autre ce que l'avenir leur réserve, ce que leur infligera la cruauté sans limites des humains qui sont le déshonneur de l'humanité. La petite main et la grande s'étreignent, et votre cœur se serre.

L'écran s'assombrit encore. Des représentations sans nombre du Massacre des Innocents défilent. Elles crient l'horreur de l'horreur, un cri qui doit retentir plus fort que jamais quand les victimes sont des enfants.

Et ce qu'il montre maintenant, ce sont les visages de Julie et de Melissa. Les images heureuses qui viennent de nous enchanter deviennent en quelque sorte insupportables...

Voici que s'esquisse un autre musée imaginaire, radicalement autre. Sont convoqués tous les artistes qui ont représenté des martyres, à commencer par les martyres d'enfants, s'il s'en trouve. Et tous ceux qui ont fustigé des atrocités, à commencer par Goya. Picasso et Käthe Kollwitz, à qui leur haine de la guerre a inspiré de déchirants chefs-d'œuvre. Un seul thème s'impose à tous, celui de l'enfant martyrisé.

Ce musée-là attire comme l'aimant la limaille. Nul ne peut passer son chemin sans y entrer.

Voici venir les hommes et les femmes qui n'avaient pas même l'idée que leurs frères et leurs sœurs pouvaient commettre de telles actions. Ils sortent bouleversés et résolus à garder les yeux grands ouverts à tout instant.

Voici venir ceux et celles qui savaient et qui se sont tus. Ils sortent écrasés de honte et remplis d'une énergie nouvelle.

Voici venir ceux et celles qui prenaient, qui prennent leur plaisir en infligeant mille morts à des enfants sans défense et à des parents affreusement réduits à l'impuissance. Certains sont du côté du mauvais larron ; ils sortent atteints de folie noire avec tendance à l'auto-mutilation. Les autres sont du côté du bon : ils passent là par une sorte de chemin de Damas ; tous les biens qu'ils peuvent posséder et toutes les années qu'ils ont encore à vivre, ils les consacreront au combat qui éradiquera cette dégénérescence de la conscience, cette peste de l'âme...

Pour peu que soient substitués aux œuvres d'art des documents photographiques, vidéocassettes et autres, un musée de ce genre ne deviendrait que trop réalisable. Il ne se logerait que trop bien dans une certaine maison de Marcinelle. Les atrocités des nazis n'ont-elles pas leurs lieux de mémoire ? Faut-il pousser à sa réalisation ? La question n'est certes pas de celles dont la réponse est évidente.

Pierre COLMAN  
Professeur émérite de l'Université de Liège